

ble, ses enfans de la tendresse la plus constante. Elle fit Suzanne, sa vie durant, l'économe générale du château; Suzette, la principale fermière, et fut la marraine de son enfant. Elle voulut que la bonne marchande fruitière vint passer quelques jours avec eux, pour participer à la joie générale; enfin, elle orna les appartemens du château d'un grand nombre de tableaux qui représentaient les différentes époques de sa vie; et depuis ce temps on ne cesse, dans tout le pays de Caux, d'approuver le choix de M. de Solange, et de se rappeler *les Soeurs de lait*.

LE JOURNAL DES MODES.

La mode est une divinité qui soumet tout à son empire, à son caprice. Pour elle on se met à la gêne, on sacrifie son repos, on expose sa santé, souvent même jusqu'à sa vie.

vie. C'est sur les femmes surtout qu'elle exerce le plus particulièrement sa puissance. Avec ces mots : « *C'est la mode,* » on répond à toutes les objections, on légitime toutes les extravagances, et l'on se croit à l'abri du reproche et de la critique, toutes les fois qu'on peut dire : « *C'est la mode.* »

Emma, fille de M. de Linval, administrateur des domaines, était une des esclaves les plus soumises de cette divinité qui fait le charme et le tourment des belles. Il ne paraissait pas dans Paris la moindre nouveauté, qu'aussitôt l'élégante Emma ne s'empresât de l'adopter. Jeune et jolie, pleine d'aisance dans ses manières, et d'une taille enchanteuse, elle donnait à tout ce qu'elle portait une grâce si parfaite, que les choses même les plus extraordinaires lui allaient à ravir, et semblaient n'avoir été inventées que pour elle.

La fortune et la tendresse aveugle de M. de Linval procuraient à la jeune demoiselle tous les moyens de satisfaire ses désirs. Aussi dans les cercles, la regardait-on comme

l'observatrice la plus fidèle de tout ce que la mode pouvait créer: la mise, la chaussure, la couleur et la forme des vêtemens, et jusqu'au plus petit chiffon qui composait sa toilette, tout en elle était remarquable. Les jeunes personnes de son âge la prenaient pour modèle, et s'empressaient à l'envi d'imiter toutes les modes qu'à peine elle avait commencé à suivre, ou qu'il lui plaisait d'inventer.

Tant de gloire et de renommée flattaient la vanité d'Emma. Elle se croyait un personnage très-important, se regardait comme l'oracle du bon goût. Entrait-elle dans un riche magasin de soieries, elle tranchait, commandait en souveraine, faisait déplier cent pièces d'étoffes, avant de se déterminer à former un choix, trouvait détestable ce qu'il y avait de plus beau, et finissait par s'arrêter aux marchandises de rebut, mais qui lui semblaient préférables par leur bigarrure et leur singularité.

Entrait-elle dans une des boutiques de modes les mieux assorties du Palais-Royal, elle

elle essayait vingt chapeaux l'un après l'autre, n'en trouvait pas un seul qui lui convint; en commandait un nouveau, composé de plusieurs douzaines d'aunes de ruban, garnies de tulle, et ombragées de différentes plumes, recommandant expressément qu'on ne le fit voir à personne, et surtout qu'il fût prêt le plus promptement possible.

Dès le lendemain elle revenait, et trouvait affreux le même chapeau qui la veille était l'objet de ses désirs. La marchande lui faisait en vain observer qu'il était absolument conforme à ses ordres: «Je ne nie pas que je l'aye commandé, répondait Emma du bout des lèvres et n'articulant ses mots qu'à moitié; mais en fait de chapeaux je ne veux porter que ceux qui me plaisent le plus. — J'aurai pourtant l'honneur d'assurer à mademoiselle que celui-ci lui sied.... — Horriblement, je m'y connais, vous le savez: et, quoique jeune encore, j'ai déjà plus essayé de chapeaux que vous n'en avez fait. — Je demande mille pardons à mademoiselle: mais si elle voulait se donner la peine d'examiner celui-ci... —

ci... — Eh non, vous dis-je: la couleur amarante ne va pas du tout à une blonde, qui naturellement a l'air doux, le regard timide et modeste. — Mademoiselle préférerait-elle le lilas? — Le lilas... c'est bien fade. — Le bleu lapis? — Eh bien voyons du lapis...; mais c'est si commun! avant-hier au bal des Etrangers une de mes amies parut en lapis, et la demi-heure qu'elle a dansé, a suffi pour me dégouter de la couleur. Tout bien décidé, je ne prendrai qu'un simple chapeau de paille d'Italie. — J'en ai justement de très-beaux dans mon magasin, et les ai envoyé chercher. — Vous donnerez au mien une forme tout-à-fait neuve, et jetterez sur le côté une couple de roses. — De quelle couleur, mademoiselle? Bleue. — Comment? — Oui, bleue. — Cela sera piquant; je prétends mettre les roses bleues à la mode. — Mais mademoiselle n'ignore pas qu'il n'y a pas de roses bleues, et que cette couleur... — Sera remarquée et fera époque: c'est justement ce qu'il me faut. Nous autres élégantes n'imitons jamais, et nous nous

sommes

sommes là-dessus prescrit des règles Eh bien, où sont donc ces pailles d'Italie? — Je vous fais mille excuses, mademoiselle; mais les commissionnaires sont quelquefois si lents dans leurs courses! J'ai pourtant bien recommandé aux miens de se hâter, lorsque je les ai envoyés chercher ces chapeaux mais les voici:»

On défait à la hâte les caisses: Emma trouve d'abord les pailles de la plus grande beauté, en pose plusieurs sur sa tête, et leur donne mille formes différentes; puis tout-à-coup elle les jette, et reprend avec sa nonchalance minaудиère: «Tout bien considéré, ce ne sera ni la paille d'Italie, ni le lapis qui fixera mon choix; je meurs d'envie de revenir à la couleur amarante que vous m'aviez conseillé de prendre. — Je crois en effet que c'est ce qui va le mieux à la fraîcheur de votre teint. — Cependant ne trouvez-vous pas que cela me donne un embonpoint prodigieux? j'ai l'air grasse et joufflue comme une harengère: fi l'horreur! . . . Tenez, madame, je ne me sens en train de rien choisir
aujourd-

aujourd'hui. Demain peut-être . . . Non, non, après demain . . . à pareille heure, entendez-vous? . . . Après demain . . .» En achevant ces mots, la jeune dédaigneuse sort, monte en voiture, après avoir culbuté deux immenses magasins, et disant partout qu'on ne trouvait plus rien chez les marchands.

On se doute aisément, d'après tous ces détails, que le tailleur d'Emma ne devait pas moins supporter de caprices et de contradictions. Je dis le tailleur, parce qu'une élégante ne peut plus décemment dire aujourd'hui *ma couturière*: c'est un terme trop bourgeois, et qui sent les petites gens. Cependant le prétendu tailleur de notre observatrice de la mode n'était autre qu'une ancienne femme de chambre de sa mère, qui faisait des robes pour un grand nombre de femmes de la cour; ce qui n'avait pas peu contribué à lui faire conserver Emma au nombre de ses pratiques. Cette couturière adroite et rusée se donnait bien de garde de faire la moindre observation, et se prêtait à toutes les extravagances et même aux désavantages

de

des grandes réunions, que passant tout-à-coup d'une chaleur concentrée, à une température glaciale, ces malheureuses victimes de la mode paient cher leur imprudente nudité. Que de jeunes mères de famille, que d'uniques héritières, le charme et l'espoir de leurs parens, que de femmes célèbres par leurs talens et leur beauté, l'on a vues payer de leur vie la funeste prérogative de briller un instant, de fixer les regards d'un public insensé, d'étaler en un mot une mode nouvelle!

Emma ne fut pas plus à l'abri que les autres, des effets inévitables de cette dangereuse manie: plusieurs transpirations supprimées, quelques rhumes dégénérés en catharres, et surtout une nudité presque continuelle, attaquèrent sa poitrine, au point que tout fit craindre pour ses jours. M. de Linval reconnut alors, mais trop tard, sa trop grande condescendance aux caprices de sa fille qui bientôt se repentit elle-même de son culte trop constant pour la nouveauté, en voyant ses beaux bras se dessécher, ses yeux char-

mans

mans perdre leur éclat et leur vivacité, son teint de roses pâlir, son enjouement se changer en une tristesse invincible, et ses forces diminuer chaque jour. Oh! combien elle regretta d'avoir aussi cruellement abusé de tous les dons que lui avait faits la nature! combien elle maudit la mode, et s'étonna de l'empire absolu qu'elle exerce! combien surtout elle fit à son père de reproches déchirans! Car telle est l'injustice des enfans, que souvent ils font un crime à leurs parens de leur excès de tendresse.

Cependant les soins multipliés et les secours de l'art apportèrent un adoucissement aux maux cruels qu'éprouvait Emma, et finirent par écarter, au bout de quelque temps, les dangers qui menaçaient ses jours. Mais il resta à la jeune convalescente une faiblesse de poitrine, qui exigea les plus grandes précautions. On proscrivit donc les chemises sans manches, les robes décolletées et tout ce que la mode pouvait inventer: on les remplaça par une bonne douillette fourrée, par des chemises de percale à longues manches,

de la mode. Tantôt elle apportait à Emma une robe dont la longueur était extraordinaire : puis tout-à-coup une autre très-courte qui ne descendait tout au plus qu'à huit pouces au-dessus du talon. Une autre fois c'était un vêtement à manches très-serrées et ne couvrant qu'à peine la moitié de l'épau-
le ; peu de jours après paraissaient d'autres manches énormes, tombant jusqu'au bout des doigts, et d'une largeur prodigieuse ; mais ce qu'on observait régulièrement, ce qu'Emma recommandait par-dessus toutes choses, c'était de donner à chaque vêtement le moins d'ampleur possible ; il fallait que la robe la plus riche fût collée sur le corps, et ne formât qu'un sac étroit qui, bridant sans cesse, empêchait l'élégante qui s'y trouvait emprisonnée, de faire le moindre mouve-
ment, sans déchirer l'étoffe, ou faire partir les coutures : il fallait enfin que ces robes délicieuses fussent encore plus décolletées par derrière que par devant, de manière à faire apercevoir au moins la moitié de l'épine du dos et le jeu continuel des omoplates ; mais
pour

pour jouir de tous ces rares avantages et pouvoir atteindre à cette sublimité du bon goût, il était indispensable d'avoir une chemise sans manches; et l'on ne pouvait se permettre tout au plus qu'une petite jupe de dessous en batiste; on avait, par ce moyen, les bras nus jusqu'aux épaules, les reins très-peu couverts, la poitrine continuellement exposée à l'air, et gonflée au moyen d'un corset mécanique qui serrait le bas de la taille, à empêcher la respiration. On était au supplice, à la vérité, on ne pouvait se tourner que d'une pièce; et si par malheur on laissait tomber son mouchoir qu'il fallait tenir la main, faute de poche, impossible de le ramasser....; mais on avait la jouissance de dire: «*C'est la mode!*»

Le plus grand inconvénient de toutes ces extravagances, était la perte de la santé. Le moyen qu'une femme, dont les organes sont si délicats, puisse résister pendant l'hiver, et dans le climat que nous habitons, à recevoir toutes les impressions du froid et de l'humidité? C'est surtout à la sortie du spectacle et
des

J'y consens, répondit le père trop confiant et trop tendre; mais songe à tous les dangers que tu as courus, aux tourmens, aux chagrins dont ils m'ont accablé; songe enfin à ta conservation: c'est te demander de songer à la mienne.»

Le printemps et l'été se passèrent sans que la jeune élégante, qui souvent prouvait son penchant irrésistible pour la mode, se repentît aucunement des fréquentes imprudences qu'elle commettait à l'insu de son père, soit pour découvrir une chute de col ravissante, soit pour dessiner les contours et la grâce d'une taille enchanteresse; mais au commencement de l'automne, Emma fut encore atteinte d'une douleur de poitrine, qui, sans être inquiétante, exigea néanmoins de nouvelles précautions. On regarda comme dangereux pour elle de passer à Paris l'hiver qui approchait: les médecins consultés furent d'avis qu'il serait sage de lui faire supporter cette saison rigoureuse dans le midi de la France.

M. de Linval avait précisément un frère établi

établi à Beaucaire : c'était un des plus riches négocians de cette ville. Il proposa à sa fille d'aller passer chez son oncle toute la mauvaise saison, afin d'achever de rétablir sa santé dont on aurait tous les soins imaginables. Emma, quoique bien convaincue que ce séjour lui serait salutaire, répugnait à aller habiter une petite ville à plus de cent cinquante lieues de Paris. Que faire pendant une si longue absence? avec qui pouvoir causer modes, bijoux, toilette, etc. . . .? aux yeux de qui faire briller son bon goût, son tact, son élégance? C'était s'exposer à mourir d'ennui, c'était véritablement s'enterrer toute vive. M. de Linval, qui déjà roulait dans sa tête un projet assez plaisant, s'imagina, après avoir employé mille instances auprès de sa fille, qu'il pourrait la déterminer à faire ce voyage salutaire, en flattant son amour-propre, et surtout son penchant pour la mode. Il lui proposa donc de la faire accompagner par une femme de chambre adroite et intelligente, qui lui ferait tous les chiffons et toutes les robes qu'elle désirerait; et afin
que

ches, et un bon jupon de dessous en laine tricotée. On couvrit sa tête d'un chapeau de velours, et on substitua aux minces chaussurés de taffetas ou de satin blanc, des souliers à double couture, ou des brodequins assez forts, pour préserver du froid et de l'humidité.

Peu à peu la convalescente reprit sa force première; son embonpoint revint; la fraîcheur naturelle de son teint reparut et en dissipa l'extrême pâleur; ses jolis yeux reprirent leur expression, leur vivacité: enfin la belle Emma redevint telle qu'elle était avant la longue maladie qu'elle avait éprouvée.

On oublie aisément en bonne santé les promesses que les souffrances nous ont fait faire. Emma, brillante de force et de fraîcheur, ne put résister entièrement aux attraits de la mode; et sans en être l'esclave aussi fidèle qu'autrefois, elle ne laissait pas de lui rendre quelques hommages. D'abord le chapeau de velours fut supprimé: il était trop lourd, et surtout couvrait entièrement la figure. Ensuite on quitta les souliers à double
couture:

couture: ils blessaient les pieds, ils auraient fini par donner des cors. Enfin on se débarrassa de la douillette fourrée: le printemps qui commençait, la rendait assommante; mais la raison véritable, c'est qu'elle cachait l'élégance de la taille et les plus beaux bras du monde.

Insensiblement la mode reprit en partie son empire; et lorsque M. de Linval faisait à sa fille des remontrances sur ses nouvelles fantaisies, et lui rappelait à ce sujet les reproches pénibles qu'elle n'avait cessé de lui faire pendant sa maladie, Emma se jetant à son col et lui fermant la bouche par un baiser, lui disait: «Tant que je fus convalescente, mon bon petit père, j'ai suivi exactement tout ce que tu m'as prescrit; je me suis imposé toutes les privations que tu m'as ordonnées; mais à présent que j'ai recouvré ma santé, permets-moi d'en user un peu sans l'exposer. Depuis trois mois il a paru dans Paris des modes célestes, et je les ai laissé passer sans leur rendre hommage. Il est bien juste que tu m'accordes quelque dédommagement. —

J'y

son éloignement de Paris ne la privât pas de tout ce que le bon goût pourrait y faire naître, il lui offrit de l'abonner au *Journal des Modes* qui, chaque semaine, répand dans toute la France les nouveautés dont s'enrichit la capitale. «J'ajouterai à cet envoi, dit M. de Linval à sa fille, les étoffes, rubans, chapeaux et parures qui seront annoncés; et comme tu en auras la gravure fidèle dans le journal, ainsi que tout le détail savant et nécessaire à l'établissement de tous ces chefs-d'œuvres du bon ton, il te sera facile de faire faire le tout semblable; et, par conséquent, d'être toujours à la mode, quoiqu'éloignée de Paris; d'ajouter et d'inventer toi-même ce qu'aussitôt exécutera ta femme de chambre. Songe bien que, d'un autre côté, cela te procurera l'avantage de donner le ton à toute une ville, de voir les dames de Beaucaire t'imiter à l'envi, reconnaître en toi la favorite du dieu du goût, t'entourer de leurs hommages et de leurs félicitations.»

Emma fut séduite par cet espoir flatteur. Quelque recherchée que l'on soit dans sa toilette,

toilette, il faut une fortune immense pour briller à Paris; mais dans une ville de province un rien séduit, tout est remarqué; la chose la plus simple éblouit, par cela même qu'elle est portée avec grâce. Notre jeune élégante accepta donc l'offre de son père. Elle fut elle-même, avant de partir, s'abonner au *Journal des Modes*, afin qu'il lui parvînt exactement à Beaucaire; se sépara de son père, non sans verser quelques larmes; et se mit en route, accompagnée de sa femme de chambre, et surchargée d'étoffes nouvelles, de chapeaux et de rubans modernes, avec lesquels elle voulait faire chez son oncle une entrée triomphale, et se montrer digne de la réputation qui l'y avait devancée.

M. de Linval, qui se distinguait aux qualités du meilleur des pères, la finesse et la gaieté d'un homme aimable, fut, le jour même du départ d'Emma, s'entendre avec le rédacteur du *Journal des Modes*, pour faire insérer dans l'exemplaire qui devait parvenir à sa fille, tout ce qui pourrait à la fois améliorer

sa santé; et surtout la guérir de cet insatiable amour pour la mode, qu'elle poussait jusqu'au ridicule.

Ce Journal, en très-grande vogue parmi les dames, ne paraît, on le sait, qu'une fois tous les huit jours. Il est ordinairement composé de seize pages, et orné de plusieurs planches enluminées, qui donnent une juste idée des nouveaux costumes inventés par la mode, et dont la description très-détaillée se trouve au texte de la brochure. M. de Linval fit faire à ses frais des gravures particulières qu'on insérait dans chacun des *numéro* qui partait pour Beaucaire, et dans lesquels il faisait imprimer le détail analogue aux nouveautés qu'il lui plaisait d'inventer dans son cabinet.

Comme son but était d'abord de rétablir la poitrine de sa chère Emma, il fit composer des costumes chauds et commodes. Tantôt c'était une redingote de *mérinos*, doublée d'hermine ou de *chincilla*, qui couvrait les bras et croisait sur la poitrine; tantôt c'était un ample *spencer* de lévantine amarante
bordée

bordée d'*astracan*, qui descendait jusqu'au bas des reins, et montait jusque sous le menton Puis on lisait au texte du journal, que depuis l'étroite alliance entre la France et la Russie, les fourrures étaient en très-grande vogue; qu'aucune femme de goût ne pouvait se montrer sans en avoir plus ou moins: de là l'éloge des vêtemens fourrés; de là une description minutieuse et très-exacte de leurs formes, de leurs couleurs, de leurs effets, de leur variété Et voilà notre jeune folle qui, munie de différens objets que son père avait grand soin de lui envoyer, s'occupait à imiter les costumes nouveaux que représentaient les gravures; et voilà qu'à son exemple toutes les dames de Beaucaire, en admirant son goût, sa tournure et sa grâce, se couvrent d'*astracan*, d'*hermine* et de *chincilla*.

Emma était ravie. Devenue l'idole de toute la ville à laquelle elle donnait le ton, elle commandait la forme et la couleur des chapeaux, des chaussures et de tout ce qui composait la toilette; enfin elle éprouva qu'on peut goûter loin de la capitale quelques
plaisirs

plaisirs, et qu'en province même, on est tout aussi capable qu'à Paris, de suivre les caprices de la mode. Emma devint d'autant plus remarquable, que sa poitrine se rétablissant chaque jour, grâce aux vêtemens dont M. de Linval faisait composer à son gré les dessins, elle reprit son enjouement et sa vivacité, qui ne faisaient qu'ajouter à l'éclat de ses charmes. On ne parlait, dans Beaucaire et ses environs, que de la jeune Parisienne, que de la belle Emma. On la suivait dans les promenades, on l'entourait dans toutes les réunions; c'était à qui la recevrait, la fêterait, et lui adresserait les plus délicieux hommages.

L'hiver commençait à faire place aux premiers jours du printemps. Emma, malgré toutes les jouissances dont elle était environnée, sentit le besoin de rejoindre son père, de revoir Paris, et de se rapprocher du temple de la mode. M. de Linval, qui ne désirait pas moins de revoir la jeune voyageuse, dont il avait su rétablir la santé, soucrivit avec empressement à la demande de

sa fille ; et bientôt le jour fut fixé pour le retour d'Emma. Mais cet homme aimable, voulant en même temps la guérir de sa ridicule manie, et ramener sa raison en attaquant son amour-propre, fit insérer, dans le dernier *numéro* du journal qui parvint à Beaucaire, une gravure accompagnée de six pages de texte, entièrement consacrées à retracer un habit de voyage du dernier goût. On y lisait que depuis qu'un grand nombre de princesses allemandes s'étaient rendues à Paris, pour les grandes fêtes qu'il y avait eu à la cour, et qu'elles paraissaient aux chasses de l'Empereur, toutes les élégantes de la capitale s'empressaient d'imiter le costume de ces belles étrangères. « Chaque jour, ajoutait le journal, de midi à cinq heures, on ne rencontre, soit aux Tuileries, soit aux Boulevards, que des femmes vêtues conformément au nouveau costume représenté dans la gravure. »

M. de Linval s'était amusé à le composer ainsi : un chapeau de poil tricolore ; c'est-à-dire, dont la forme était bleue, le dessus des
bords

bords jaune, et le dessous vert; et s'attachant sous le menton par un ruban couvert d'écaillés de cuivre doré, comme on en voit aux casques des Dragons ou des Cuirassiers: ce chapeau était ombragé de trois grandes plumes noires qui retombaient par devant, et complétaient sa bigarrure: un habit amazone de drap vert tendre, collet de velours cramoisi, revers et paremens bleu-ciel; le tout orné d'une quantité prodigieuse de petits boutons blancs et de tresses rouges. La jupe de cet habillement était ouverte sur le côté droit, où l'étoffe se trouvait retroussée par deux glands pareils aux tresses; ce qui mettait à découvert une partie de la jambe; des bottines à la hussarde jaunes et à talons rouges; des gants d'écuyer en peau de renne, et le fouet à la main.

Quoique ce costume, que le journal annonçait comme divin, et suivi par toutes les belles du jour, parût assez bizarre à Emma, sa singularité même eut des charmes à ses yeux. Comme elle avait une taille charmante, et surtout une jambe très-bien faite, elle

trouva

trouva dans cet accoutrement l'occasion de faire briller tous ses avantages; elle résolut en conséquence de ne reparaitre dans Paris, que revêtue de ce costume qu'elle croyait si recherché. M. de Linval lui avait fait parvenir, avec le dernier *numéro* du journal, le chapeau *tricolore*, et tout ce qui pouvait compléter *l'amazone polonais*: c'est ainsi que le journal nommait ce prétendu costume. Emma se mit elle même à l'ouvrage avec sa femme de chambre, et au bout de quelques jours, elle fut, ainsi parée, faire ses adieux aux dames de Beaucaire, qui voulurent aussitôt l'imiter, et firent tourner la tête à tous les fabricans, pour avoir des chapeaux *tricolores*.

Emma arriva donc à Paris, après cinq journées de poste, vers les quatre heures du soir. Ce jour-là même le célèbre Talma, qu'une maladie avait dérobé quelque temps à l'amour du public, reparaisait dans le rôle de *Manlius*, où son talent inimitable est dans toute sa force et dans tout son éclat. M. de Linval, qui avait la certitude que sa fille

arriverait d'assez bonne heure pour jouir de ce beau spectacle, avait loué une loge où il se proposait de la conduire, et de mettre à fin le projet qu'il avait conçu. Tout Paris se portait en foule au Théâtre-Français, pour rendre hommage au premier favori de *Melpomène*, et le féliciter de ce que les secours de l'art l'avaient rendu aux vœux de la France littéraire. Emma, après avoir reçu de son père l'accueil le plus tendre, et lui avoir, de son côté, prouvé tout le bonheur qu'elle avait à se retrouver dans ses bras, voulut faire une toilette recherchée pour aller à ce brillant spectacle, où elle se faisait une fête de se montrer; mais M. de Linval lui fit observer qu'il n'y avait rien de plus moderne et en même temps de plus remarquable que l'*amazone* qu'elle portait: il lui conseilla de paraître ainsi vêtue, pour annoncer à tout le monde qu'elle arrivait d'un long voyage, et qu'en descendant de voiture elle s'était empressée de venir joindre ses félicitations à celles de tous les vrais amis des arts.

Emma goûta vivement cette idée: elle se hâta de donner à son costume polonais une fraîcheur nouvelle, et d'arranger ses beaux cheveux que le voyage avait mis en désordre: elle se rendit au Théâtre-Français, où elle produisit tout l'effet que s'était proposé M. de Linval. La singularité, la bigarrure de son accoutrement, excitèrent dans la salle une risée universelle. Emma crut d'abord que c'était quelqu'un dont la loge touchait la sienne, qui causait tout ce tumulte, plus elle s'avance pour regarder autour d'elle, plus les éclats redoublent dans le parterre qui la désigne du doigt. Bientôt plusieurs dames de la société de M. de Linval entrent dans sa loge où elles avaient placé, et ont de la peine à reconnaître la jeune voyageuse. Elles lui demandent en riant si elle arrive d'*Arménie* ou de *Congo*; la questionnent sur la singularité de son habillement, et sont tentées de croire que l'amazone est atteinte de folie. Emma, interdite et confuse, répond que c'est le dernier genre qu'elle s'est empressée d'adopter à l'exemple de toutes les élégantes de

Paris,

Paris, et qu'elle en a pris le modèle exact dans le *Journal des Modes*.... Des éclats de rire échappent de nouveau à ces dames qui, à la vue de ce costume bizarre, et surtout du chapeau *tricolore* aux trois plumes noires, ne peuvent s'empêcher d'avouer à Emma que c'est un tour qu'on lui a joué; que ce costume ridicule ne fut jamais adopté par aucune femme de Paris, ni désigné dans le journal. Notre voyageuse croyait rêver: elle cherchait la cause d'une erreur aussi étrange, lorsqu'elle aperçut sur la figure de son père, qui ne pouvait plus s'empêcher de rire à son tour, qu'il était l'auteur du nouveau costume, et le rédacteur des *numéro* qu'elle recevait à Beaucaire. Elle ne put s'empêcher, malgré le dépit et la confusion qu'elle ressentait au fond de son âme, de trouver la leçon aussi gaie qu'ingénieuse. Elle ôta sur-le-champ son chapeau *tricolore*, mit le cachemire d'une des dames qui l'entouraient sur son amazone vert-tendre, et plaisanta la première sur l'originalité de sa mise.... Réfléchissant ensuite à quel excès d'extrava-

gance peut porter la manie des nouveautés, elle se promet d'y renoncer, et reconnut qu'on peut sans doute, quand on est jeune et jolie, faire quelque sacrifice à la mode; mais que cette divinité des belles est si capricieuse et si passagère, qu'on est bien dupe de se mettre pour elle à la gêne, d'altérer sa santé, de braver le ridicule et d'exposer sa vie.

LA PETITE GOUVERNANTE.

Monsieur d'Horicourt, ancien banquier, avait marié sa fille à Saint-Alme, jeune homme de qualité qu'il avait distingué dans ses bureaux, tant par son travail que par l'élevation de son âme, et dont il avait pris plaisir à réparer les malheurs. Ce mariage fut aussi heureux que l'avait prévu ce tendre père. Goûts assortis, caractères analogues; opulence et beauté du côté de la jeune femme;